

Minna

La grille était restée entrouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais douze ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ; mais malgré ma peur, que je cachais du mieux que je pouvais, je n'aurais laissé ma place à personne !

C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement.

Devant moi s'amorçait une longue avenue, et je distinguais dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement.

Je passais toutes les vacances scolaires dans la ferme de Kerforn, à quelques pas, plutôt à quelques enjambées, du manoir de Kervéréguen à Loctudy. Mes grands-parents m'accueillaient pour éviter à mes parents de prendre des congés durant ces périodes.

Ma rencontre avec Joseph Le Mouélic, fils du propriétaire du manoir, fut assez brutale. Lors d'une promenade aux alentours du manoir, il me renversa avec sa bicyclette. Non content de me heurter, il commença par m'accuser de lui bloquer la route. Une bagarre s'ensuivit, et durerait encore si une jeune femme ne nous sépara. Joseph tenta en vain d'obtenir son appui en argumentant que j'aurais dû me mettre sur le côté du chemin pour lui laisser le passage, mais rien ni fit. La femme me demanda de les accompagner pour panser mes blessures. De colère, Joseph prit son vélo, pour rentrer, et, s'adressant à ma salvatrice :

- Minna, je vais de ce pas tout raconter à mon père, et nous verrons bien qui obtiendra raison.
- Vous ferez bien de tout lui narrer, car chaque jour je dois effectuer mon rapport.

Minna ne semblait pas effrayée par les propos du jeune garçon, elle devait en être accoutumée.

C'était la première fois que je m'approchais autant du manoir, mon grand-père me l'interdisait. Pas en rapport avec les occupants actuels, mais quelques vieux du village rapportaient, dans des veillées trop arrosées, des histoires sanglantes ! Au fur et à mesure que nous approchions, je ressentais une tension au ventre, peut-être une suite de notre altercation passée, ou alors la crainte de pénétrer dans ce lieu. Le portail métallique entrouvert, semblait récent pas une marque de rouille, donnait l'accès à une longue allée bordée de marronniers plusieurs fois centenaires.

Minna, sur le trajet me contait l'histoire du manoir, elle y naquit, son père entretenait les dépendances et les champs, sa mère s'occupait de la restauration.

Minna commença comme femme de chambre au manoir. A la suite du décès accidentel de Béatrice la maman de Mariette et de Joseph, la garde des deux enfants lui fut confiée.

Arrivé dans la cuisine, Minna me nettoya et me pansa. Les plaies étaient superficielles à peine quelques égratignures, les habits avaient beaucoup plus soufferts.

Joseph se dirigea vers une grange pour y ¹ déposer son vélo et, je supposais obtenir l'assentiment de son père pour rabrouer sa gouvernante.

Je quittai Minna, lorsqu'il s'approchât de nous, accompagné de Joseph. Monsieur Le Mouélic était un homme fort et avenant, il me demanda mon prénom et où j'habitais.

- François et je viens de Kerforn.
- Fanch, tu es le fils de Jean et le petit fils de Jacques nos voisins !
- Euh ! oui monsieur.
- J'aimerais connaître ta version des faits, Joseph m'a conté la sienne.

Tout tremblant et hésitant, je lui relatai notre rencontre guettant sa moindre réaction. Je terminai par l'intervention de Minna. Pas un muscle ne bougea sur ce visage, buriné par les vents, tout comme celui de mon grand-père.

- Je vois plus clair à présent, Joseph, tu vas présenter tes excuses à Fanch, et de plus tu vas le raccompagner jusqu'à la ferme de Kerforn. Tu annonceras à monsieur Le Coz que je passerais ce soir pour une visite de courtoisie. D'ailleurs, tu y attendras ma venue là-bas.
- Mais Papa...
- Il suffit et estime-toi heureux que j'en reste là.

Joseph m'emboîta le pas et chemin faisant, la tension commença à se dissiper et nous arrivâmes à Kerforn en riant. Ma grand-mère m'attendait de pied ferme sur le perron.

- D'où viens-tu, ton grand-père est parti à ta recherche, tu vas avoir des ennuis...
- Mais grand-mère, j'étais au manoir...
- Raison de plus, il t'est interdit de t'en approcher.

Joseph, entendant une voiture au loin, s'écria !

- Mon père arrive, il va vous l'expliquer ce qui s'est passé.
- Mon Dieu, qu'as-tu donc fait pour que Monsieur Le Mouélic vienne ici ?
- Mais rien, grand-mère, ce n'était pas de ma faute.

La réverbération du pare-brise m'empêchait de distinguer l'homme qui accompagnait Monsieur Le Mouélic, c'était mon grand-père. En descendant de la voiture, il était gêné, son petit fils avait dû commettre quelque chose de grave pour qu'il vînt en personne. Habituellement, le père de Minna se chargeait de transmettre les informations.

- Bonjour madame Le Coz, ne vous inquiétez pas, je viens excuser François pour son retard. Joseph l'a percuté avec sa bicyclette, ils en sont venus aux mains pour régler leur différend. Minna a prodigué les premiers soins, et vous me direz ce que je vous dois pour les vêtements abîmés.

- Mais non, Monsieur Le Mouélic, ce ² n'est rien.

- J'insiste. Le plus simple serait que demain il vienne au manoir dès le matin, enfin si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Mes grands-parents ne pouvaient refuser, et d'ailleurs, cela ne se faisait pas.

- Bien Monsieur Le Mouélic, il y sera dès l'aube.

- Non, qu'il vienne vers neuf heure.

Monsieur le Mouélic, prit congé sans prendre de collation et ramena Joseph.

Il était à peine huit heure quarante-cinq lorsque je pénétrai dans la cour du manoir, la nuit avait été longue, je n'arrivais pas trouver le sommeil, tant de questions se bousculaient dans ma tête. Que se passerait-il le lendemain au manoir, pourquoi Monsieur Le Mouélic désirait-il que j'y vinsse ?

A la grande porte du manoir, Minna m'attendait.

- Entre François, nous allons rejoindre la famille dans la salle à manger, veux-tu un chocolat chaud.

J'acquiesçai d'un hochement de tête, tant ma gorge était nouée. Nous pénétrâmes dans l'immense salle à manger décorée par des boiseries, la maison de Kerforn y entrerait facilement. Monsieur Le Mouélic prenait son petit déjeuner en compagnie de ses deux enfants.

- Fanch, tu es déjà arrivé, nous n'avons pas fini, assieds-toi avec nous.

Je lançai un regard interrogateur vers Minna qui me désigna une chaise à côté de Mariette. Minna revint rapidement avec un bol de chocolat bouillant. Le parfum du chocolat m'arriva aux narines, et sans le laisser refroidir je le bus. De ma vie, le meilleur chocolat aura été celui-ci. Monsieur Le Mouélic nous annonça le programme de la journée.

- Aujourd'hui, nous allons à Quimper, pendant ma réunion, vous vous promènerez sur les quais de l'Odet, puis nous irons choisir un costume à Fanch. Ce programme vous convient-il ?

Joseph et Mariette furent enchantés par le programme, moi je ne répondis pas. Je n'avais jamais mis les pieds à Quimper, mais j'étais heureux de voyager avec Joseph.

La journée se déroula comme Monsieur Le Mouélic l'avait annoncé. Nous passâmes dans le magasin de vêtements, le couturier avait un costume à ma taille. Moi, j'étais sur un nuage, que d'attentions envers moi !

En rentrant à Kerform, le paquet contenant le costume sous le bras, j'appréhendai la réaction de mes grands-parents. Elle ne se fit pas attendre, mon grand-père me prit le costume et se dirigea vers le manoir pour le rendre, car ils ne pouvaient accepter un tel cadeau.

Quelques heures plus tard, il revenait, le costume à la main, Monsieur Le Mouélic, lui avait fait comprendre que son fils avait ³ déchiré mes vêtements, il ne pouvait que les remplacer.

Ce costume fut porté, « comme habit du dimanche », jusqu'à ne plus pouvoir le mettre.

Durant toutes les vacances estivales, je retrouvais Joseph, soit au manoir soit à la ferme pour jouer. Nous ne manquions pas d'imagination pour créer des jeux : nous attaquions une forteresse féodale imaginaire, les cowboys et les indiens faisaient partie de notre panoplie, la ferme avec ses animaux, chaque jour nous inventions un jeu. Sans oublier que de temps en temps, les travaux de la ferme demandaient ma présence et naturellement en accord avec son papa, Joseph me rejoignait ces jours-là.

Le jeudi était un jour exceptionnel, Minna contait merveilleusement bien, même Monsieur Le Mouélic prenait, de temps en temps, place à côté de nous sur la banquette du salon pour l'écouter. Minna nous racontait tantôt une histoire amusante et parfois nous sortions de la pièce terrifiés. Elle nous parlait avec tant de réalisme que nous nous prenions tous les trois pour les personnages du conte.

Souvent les jours suivants, nos jeux reprenaient le thème abordé le jeudi, nous inventions une suite ou forcément nous étions les héros.

Les fenêtres du salon s'occultaient avec d'épais et lourds rideaux, parfois Minna tirait les rideaux qui ne laissaient passer qu'un faible rai de lumière, pour créer l'atmosphère. Nous étions tous les

trois les yeux fixés sur Minna, attentifs et dégustions ses paroles, aucun de nous ne songeait à lui couper la parole.

Minna terminait ses contes comme souvent les conteurs l'avaient écrit, la fin ne s'arrangeait pas pour rassurer l'auditoire. Dans « le petit chaperon rouge » le loup dévorait la petite fille et sa grand-mère, sans que le chasseur les délivrât.

C'était la dernière année que je venais chez mes grands-parents, l'année suivante, je devais travailler avec mon père dans son commerce. Cet été-là, une atmosphère étrange régnait au manoir, je ne pouvais pas la décrire, mais je la ressentais. Nous nous désespérions de cette future séparation, notre amitié était si forte que nous ne pouvions pas imaginer de plus nous retrouver. Nous échafaudions des plans pour continuer à nous voir.

Même, Monsieur Le Mouélic songeait à contacter mon père pour trouver une solution acceptable pour les deux familles.

Minna poursuivait inlassablement ses contes le jeudi. Les histoires devenaient de plus en plus terrifiantes, et parfois je ne trouvais pas le sommeil, car dès que je fermais les yeux, les personnages réapparaissaient encore plus effrayants.

Je dissimulais du mieux que je pouvais, cette peur viscérale. Elle devrait m'empêcher de retourner le jeudi suivant, mais rien n'y faisait. Pour rien au monde, nous n'aurions trouvé d'excuse pour ne pas y assister, Minna nous captivait par ses séances.

Ce jeudi-là, je m'en souviendrais toute ma vie, c'était un Quinze-Août, Minna arriva, blême, tremblante comme si elle était fiévreuse, du moins, elle le faisait paraître.

Inquiets pour elle, et simultanément nous l'interroignons :

- Minna, tu es malade, veux-tu nous raconter l'histoire plus tard ?
- Non, les enfants, je me dois de le faire aujourd'hui, ensuite il sera trop tard.
- Mais non, nous avons une semaine de vacances encore.
- La semaine prochaine, il n'y aura pas d'histoire, car ... !

Sur cette phrase non terminée, elle nous laissa dans le salon, déçu par cette nouvelle, pour ne revenir que quelques minutes plus tard. Elle semblait changée, elle tentait de nous montrer un visage plus serein, mais en vain. Elle prit place comme à l'accoutumée, en face de nous, dans le vieux fauteuil dont les tissus sur les accoudoirs étaient élimés.

Elle prit une longue inspiration et débuta son histoire.

« Cette histoire est une histoire réelle, et cela se passait il y a bien longtemps dans ces murs. Mon grand-père me la contée et il la tenait de son grand-père et ceci depuis des générations. Une malédiction plane sur ce manoir, personne n'en parle de crainte que cela ne se reproduise.

Il y a deux siècles, ce manoir abritait un couple et ses deux enfants. Cette famille entretenait de bonnes relations avec tout son voisinage si bien que personne n'aurait songé à leur nuire.

Pourtant par une nuit d'hiver, glaciale comme jamais l'endroit ne l'avait connue, une personne demanda l'hospitalité pour la nuit. Le fait était exceptionnel pour le manoir, personne ne songeait à frapper à la porte du manoir, préférant le village ou les fermes. Le propriétaire du manoir pensant que cette personne étant d'un rang social plus élevé avait préféré s'adresser ici. Malgré l'air peu engageant de l'individu, il lui proposa de s'abriter dans la grange, et de se blottir dans quelques bottes de foin.

Au petit matin, les domestiques reprenant leur activité retrouvèrent toute la famille égorgée dans ce salon. Un valet courut avertir les gendarmes, pendant que les autres se précipitaient dans la grange. L'homme était toujours là, endormi et cuvant le vin qu'il avait volé dans le cellier. Les domestiques se préparaient à le lyncher, lorsque les gendarmes intervinrent.

L'homme fut arrêté, jugé et exécuté sur la place publique, bien qu'il clamât sans cesse son innocence. Sur l'échafaud, avant que la lame soit libérée, il jura de revenir et de se venger de cette injustice. Cette annonce fut accueillie par les villageois par des railleries, personne n'était encore revenu de là-bas.

Quelques années plus tard, un homme fut arrêté, en flagrant délit, suite à la tuerie d'une autre famille. Avant d'être exécuté, il avoua être ⁵ l'auteur du massacre du manoir de Kervéréguen à Loctudy.

A l'annonce de cette nouvelle, les habitants du manoir de Loctudy comprenant qu'ils avaient fait condamner un innocent se demandaient si la menace proférée par le supplicé pouvait être réelle. Les mois sont passés, les années se sont succédé sans que rien se passe. La malédiction a été oubliée par presque tous les domestiques. Un de mes aïeux a transmis à son fils puis petit fils cette histoire, et aujourd'hui je vous la livre. »

- Pourquoi nous racontes-tu cette histoire aujourd'hui ? demande Joseph.
- J'ai vu Monsieur Le Mouélic s'entretenir avec un étranger qui demandait l'hospitalité pour cette nuit dans le manoir.

Lorsque nous nous sommes croisés, son regard était froid, un rictus à la commissure des lèvres. Pourtant le reste de son visage donnait l'impression de sourire, comme s'il savait que je l'avais reconnu.

J'en ai informé Monsieur Le Mouélic de mon pressentiment, mais il ne m'a pas cru !

- Toutes ces malédictions ne sont que des balivernes. C'est un cousin éloigné, nous avons été élevés ensemble durant quelques années, puis nous ne sommes plus revus jusqu'à aujourd'hui.
- Prenez garde, vous connaissez mon instinct. Je vais annuler mon voyage à Paris, ce rendez-vous peut-être reporté.
- Minna ne soyez pas tourmentée par sa présence, je veillerai personnellement sur Joseph et Mariette durant votre absence. Je vous téléphonerai demain matin à notre maison de Paris, ainsi vous serez tranquillisée.
- Voilà les enfants, j'espère que je me trompe, mais cette nuit soyez sur vos gardes, obéissez à votre père et restez tous ensemble, surtout.

Nous restâmes blottis dans le canapé, tétanisés par cette nouvelle, ne sachant pas si Minna nous disait la vérité. Plusieurs fois, elle nous avait laissé repartir du salon sans mettre une fin à son histoire.

Pour moi, il était l'heure de rentrer à Kerforn avant de me faire réprimander par mes grands-parents. Au moment du départ, Joseph me demanda une faveur, revenir en soirée pour passer cette nuit avec eux. Il en informa son père qui lui donna son accord si de mon côté j'en obtenais l'autorisation.

Arrivé à la ferme, une surprise m'y attendait, mes parents avaient avancé leur venue de quelques heures. La soirée fut festive, les retrouvailles étaient toujours aussi merveilleuses.

La nuit était bien avancée lorsque je me remémorai la requête de Joseph. A présent, il était trop tard pour y retourner, et surtout je n'osais ⁶ pas le demander.

Cette nuit-là, je ne parvins pas à m'endormir, plusieurs fois, je faillis demander à mon père de me conduire jusqu'au manoir, mais la raison me poussait à rester couché.

Le réveil fut matinal, le petit déjeuner avalé, la permission de passer au manoir voir Joseph faite, j'arrivai devant la grille. Habituellement, la cour était animée, de chaque bâtiment sortaient des bruits, d'animaux, de coups de marteau, des voix, ...

Aujourd'hui, que du silence, même les oiseaux ne piaillaient pas. La grille semblait avoir été percutée par un véhicule, un battant avait été dégondé.

Je m'avançai dans la cour, mais ce silence créait en moi une angoisse, qui me fit rebrousser chemin, les propos de Minna en mémoire. Je pris mes jambes à mon cou, pour avertir mes parents et grands-parents de ma prémonition.

Choqués par mes propos, ils se demandèrent s'ils ne devaient pas appeler le médecin, car je devais avoir perdu la raison.

Mon père et mon grand-père prirent la route du manoir pour se rassurer, sur le chemin ils rencontrèrent plusieurs personnes qui se dirigeaient aussi vers le manoir, alertées par les domestiques.

Arrivés sur place, ils constatèrent que mes dires étaient réels, ils entrèrent dans la cour du manoir, rejoints bientôt par les gendarmes.

La fouille de tous les bâtiments ne donna rien, une inspection des alentours fut organisée par les autorités avec le concours des habitants du village. Chaque chemin, chaque mètre carré, chaque bosquet furent inspectés durant toute la journée. A la nuit tombée, la décision fut prise d'arrêter les recherches.

L'enquête fut confiée à la gendarmerie « scientifique » de Quimper. Quelques mois d'investigations, les gendarmes, faute de preuve, durent se rendre à l'évidence toute la famille avait disparu sans laisser de trace.

Pour moi, c'était la dernière fois que je venais ici, le cœur déchiré par la disparition de mon ami Joseph et de sa famille évidemment.

Les années passèrent, je terminai mes études à Paris. Mon activité professionnelle me fit beaucoup voyager dans le monde entier. Je me mariaï et quatre enfants naquirent de cette union. A présent, ils sont tous installés et ont fondé une famille.

Il y a quelques mois, mon épouse adorée, Gwenn, s'est éteinte à la suite d'une longue maladie à soixante-dix ans. Pour rompre ma solitude dans cet appartement vide, je me décide à passer quelques moments à naviguer en longeant la côte, de mon petit port d'attache à côté de Honfleur jusqu'en Espagne.

J'entreprends mon périple le trente juillet, et 7 chaque soir, je me réfugie dans un port. J'arrive bientôt au rail d'Ouessant, passage difficile pour moi, je dois m'y reprendre à deux fois. Lors de mes escapades marines, une étape incontournable était le port de Camaret,

bordé de maisons multicolores. Naturellement, je m'y rends pour quelques jours de repos afin de réapprovisionner le bateau. Bien ravigoter par cette pause, je repars, la prochaine étape devrait être Audierne si les vents ne faiblissent pas de trop. Le port d'Audierne va m'abriter d'un coup de vent prévu dans la soirée. Le lendemain, ma destination est Concarneau. La météo prévoit toujours un coup de vent, mais je devrais y être avant qu'il se lève.

La pointe de Penmarch est à peine dépassée que je dois abattre un peu les voiles, la tempête annoncée est en avance. La radio ne l'a pourtant pas annoncée, je regarde l'appareil, il est éteint. Le poste a été contrôlé avant mon départ, je n'arrive pas à le faire fonctionner malgré toutes mes manipulations.

L'important actuellement est de se mettre à l'abri le plus rapidement. Je vérifie ma carte, le port le plus proche est Lesconil. Je m'y dirige, encore une heure et j'y serais à l'abri. J'entends tout à coup un claquement sec, un des mâts se rompt en deux. Je range les voiles et les morceaux éparpillés du mât et démarre le moteur. Il me faudra deux heures de plus pour atteindre péniblement le port, j'accoste à Lesconil.

A la suite d'une bonne nuit de repos, le réparateur constate les avaries et me donne un délai d'une bonne semaine pour effectuer la réparation.

Je ne suis attendu nulle part, et, il faut faire contre mauvaise fortune, bon cœur. Je me décide donc à louer une voiture pour visiter la région.

Je me dirige vers Pont Labbé, mais à Plobannalec, j'aperçois sur un panneau « Loctudy ». Je m'y dirige sans réfléchir, les souvenirs de mon enfance ressurgissent m'emplissant de lypémanie.

Ai-je raison d'y retourner, que vais-je découvrir ? Beaucoup de questions me traversent l'esprit, et sans m'en rendre compte j'arrive à Kerforn. De la ferme, il ne reste que la maison en ruine de mes grands-parents, tous les autres bâtiments ont été rasés pour laisser place aux cultures.

Je gare la voiture, et, sans savoir pourquoi, quelque chose ou quelqu'un me commande à rejoindre le manoir. Je traverse les champs, comme je le faisais il y a plusieurs décennies. J'arrive en vue du manoir prisonnier des brumes matinales, il semble inhabité depuis de nombreuses années. Le portail n'a pas été réparé, la rouille en a mangé une bonne partie, je n'ose y toucher, car j'ai l'impression que le moindre mouvement va le faire s'effondrer.

Je me demande bien ce que je viens chercher ici, apparemment personne n'y a mis les pieds depuis longtemps.

Une force inexplicée me fait entrer par l'entrebâillement du portail, je me rends compte que nous sommes jeudi et je viens assister à l'après-midi conté de Minna. Mon cerveau est en ébullition, je suis incapable de réfléchir, d'analyser la situation. J'avance dans cette allée, auparavant bordée d'arbres bien taillés qui à présent obstruent le passage.

Je me faufile entre les branches, agitées par le vent violent, qui me griffent et me giflent par moment. J'ai même l'impression, due sûrement à mon imagination débordante que les branches se referment derrière moi, comme pour m'interdire un retour éventuel.

Les animaux se sont réapproprié la cour, le manoir sort peu à peu de la brume. J'aperçois la façade nettoyée de la vigne vierge aperçue du portail.

Cette vision du manoir devrait m'inquiéter, mais je n'y prête même pas attention, et me dirige vers la porte d'entrée. Je tire la chaîne, la cloche sonne, j'entends des pas qui s'approchent.

La porte s'ouvre sur Minna, elle n'a pas vieilli, peut-être quelques cheveux blancs apparaissent sur ce visage légèrement ridé. Un grand sourire aux lèvres, elle me réprimande :

- François, nous t'attendions, tu ne t'es pas pressé pour nous rejoindre aujourd'hui.
- Mais Minna, cela va faire soixante ans que vous avez disparu. Je ne comprends pas que vous m'attendiez, je n'avais même pas prévu de venir ici.
- Pourtant, hier, tu m'as assuré que tu serais présent ce jeudi.

Je ne me souviens pas de cette conversation. Minna ferme la porte à clé, prétextant que les lieux ne sont plus aussi sûrs qu'avant. En passant devant le miroir du vestibule, je n'en crois pas mes yeux, j'ai retrouvé mes douze ans, Minna n'y apparait pas. J'ouvre la bouche pour lui en faire part, lorsqu'elle me commande.

- Rejoins les autres au salon, nous allons commencer, je m'apprête et j'arrive.

Les battements de mon cœur s'accélèrent, que vais-je trouver derrière cette porte ? Je l'entrouvre légèrement, Monsieur Le Mouélic est assis dans son fauteuil et Joseph et Mariette dans le canapé.

- Entre Fanch, cela fait un bon moment que nous espérons ta venue, tu avais promis de revenir, c'est bien, te voilà.
- Monsieur Le Mouélic, vous n'avez pas changé depuis tout ce temps.
- Tu déraisonnes, Fanch, tu as dû prendre un coup par une branche sur le chemin.
- Mais non, je vous assure, à la fin de l'été 1952, vous avez disparu sans que personne n'ait plus de nouvelle malgré toutes les recherches.

- Assieds-toi, Minna ne va pas tarder à entrer.

Je reste immobile, les bras ballants, abasourdi par cette découverte. Tout me semble tellement réel, mais en apercevant Joseph et sa famille, le doute surgit. Même Joseph se conduit comme si nous nous étions quittés depuis quelques heures. Aurais-je inventé toute cette histoire, ou est-ce un cauchemar ? Ils ont vraisemblablement raison, je radote.

Minna entre, déguisée en sorcière avec une faux, mais pas une faux normale. La lame est montée à l'envers, je l'ai vu dans un livre de conte breton, c'est l'Ankou, la mort.

Monsieur Le Mouélic, le visage habituellement impassible, est horrifié, les enfants semblent eux aussi terrorisés. Moi, Minna ne m'a jamais fait peur à ce point, je crois que j'ai même un léger sourire, lorsque Minna me jette avec fureur.

- François, prends-moi au sérieux, ton tour va arriver !

Je n'ose répondre, Minna n'aime pas être interrompue, je ressens une oppression à la poitrine. Mes pensées sont confuses, je ne comprends pas comment je peux voir le manoir comme dans mon enfance.

Son histoire débute par la condamnation à mort du père de son trisaïeul, et de la malédiction qu'il avait lancée sur les habitants du manoir.

Sa mère avant de quitter ce monde avait fait jurer à Minna de terminer le travail qu'elle avait commencé en assassinant Béatrice Le Mouélic. Durant toutes ces années, Minna avait mis au point la vengeance familiale. Monsieur Le Mouélic, son cousin et les deux enfants se sont empoisonnés ce soir-là, en dégustant mon succulent repas. Je n'ai eu qu'à les dissimuler dans la nuit en attendant les gendarmes.

La découverte d'un passage secret m'avait permis de cacher tous les corps durant la nuit de ce 15 août 1952, laissant croire à la disparition de toute la famille, accusant le cousin.

Minna soupire, quelques jours plus tard, je devais quitter la cave, mais le mécanisme ne fonctionnait plus, et c'est ainsi que j'ai rejoint mes ancêtres au bout d'un mois.

- Une question me brule les lèvres. Si vous êtes tous morts, comment se fait-il que vous soyez ici, et pourquoi m'avez-vous attendu ?

Le sourire de Minna réapparaît.

- La malédiction court toujours, car tu fais partie du manoir en y venant tous les jours durant ces années. Le manoir revit cette nuit, depuis des lustres, pour t'attendre. Aujourd'hui, tu es là, et ici ta vie s'achèvera avant l'aube.

Je ne peux me résoudre à croire ce que raconte Minna, mon esprit cartésien ne me le permet pas. J'interroge du regard Joseph qui me le confirme.

Minna s'approche de moi, et souffle sur mon visage. La douleur à la poitrine se fait plus insistante, même oppressante et la respiration devient difficile.

Les murs du manoir s'écartent et laisse entrer une lumière blanche éclatante. Gwenn apparait et s'approche de moi. Elle me demande de la suivre. Je lui saisis la main et nous commençons à marcher. Je veux me retourner, et me ravise sur les conseils de Gwenn.